L'on m'assura qu'il y avait ce jour-là une affluence toute particulière de la population allemande, la plus nombreuse et la meilleure du canton. Effectivement, une foule compacte remplissait les rues. Je l'ai traversée à plusieurs reprises en l'observant; elle m'a semblé partout religieuse et grave dans son attitude. Ce n'était point cette population bruyante et désordonnée qu'attirent le plaisir ou les affaires, c'était une population calme, recueillie dans son activité, et visiblement préoccupée d'une pensée qui n'était point du monde. Nulle clameur, nul mouvement contraire à la dignité humaine ne s'y faisaient remarquer; ses flots la portaient du côté des églises qui, elles aussi, avaient revêtu leur parure de fête.

Le concours le plus considérable se faisait, comme de raison, vers l'église de l'ancien collège où étaient exposées les reliques du bienheureux Canisius, et où le prédicateur allemand devait donner un sermon. J'y arrivai au moment où l'on ouvrit la porte à cette masse avide d'entendre l'éloge de son protecteur. Elle s'y précipita comme un torrent. En un instant la vaste nef fut remplie. Point de postes réservés, si ce n'est pour les évêques; chacun s'asseyait au premier et droit venu, et cela sans trop de bruit et de tumulte. Les moins heureux se cramponnaient aux grilles de fer; quelques-uns trouvaient le moyen d'arriver jusqu'aux corniches et de s'y installer. Quand les évêques eurent pris place et que le prédicateur parut en chaire, il se fit un tel silence, que l'on aurait pu dire que cette foule si vivante avait tout à coup été pétrifiée.

Incapable de comprendre le prédicateur qui s'exprimait en allemand, je m'appliquai à saisir la manière dont on l'écoutait, et je puis dire que cet immense auditoire était suspendu aux lèvres de l'orateur, non par la séduction de l'éloquence, mais par l'attrait du Verbe divin. Sur toutes ces physionomies saintement passionnées par sa parole, je n'ai surpris, à aucun moment, le moindre signe d'une satisfaction humaine. Seulement chaque fois que l'orateur